

VOYAGE AU PAYS DU MONTNOIR

1

CHRISTIANE DUCHESNE

LA VILLE SANS NOM



Extra BOREAL location

Les Éditions du Boréal
4447, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2J 2L2
www.editionsboreal.qc.ca

Extrait de la publication

LA VILLE SANS NOM

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS DU BORÉAL

L'Homme des silences, 1999

L'Île au piano, 2003

Dans la série « Voyage au pays du Montnoir »

L'Énigme des triangles, 2007

La Dame à la jupe rouge, 2008

Ainsi que plusieurs titres destinés aux enfants dont :

Mister Po, chasseur, 2001

Julia et le chien perdu, 2004

La Bergère de chevaux, 2006

Mordus de télé, 2006

La Vengeance d'Adeline Parot, 2009

La Vraie Histoire du chien de Clara Vic, 2009

Bibitsa ou l'étrange voyage de Clara Vic, 2010

Série « Tordus tout court » (11 titres)

Série « Eugène et Simonette » (3 titres)

Christiane Duchesne

Voyage au pays du Montnoir

LA VILLE SANS NOM

Boréal

Les Éditions du Boréal reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIE) pour leurs activités d'édition et remercient le Conseil des Arts du Canada pour son soutien financier.

Les Éditions du Boréal sont inscrites au Programme d'aide aux entreprises du livre et de l'édition spécialisée de la SODEC et bénéficient du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du gouvernement du Québec.

Illustration de la couverture : François Thisdale

© Les Éditions du Boréal 2007
Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2007
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia
Diffusion et distribution en France : Volumen

*Catalogue avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada*

Duchesne, Christiane

Voyage au pays du Montnoir

Sommaire : t. 1. La ville sans nom.

Pour les jeunes.

ISBN 978-2-7646-0505-9

I. Titre. II. Titre : La ville sans nom.

PS8557.U265A92 2007 jc843'.54 C2006-942340-7

PS9557.U265A92 2007

À Éric

Tous les personnages sont des dormeurs clandestins nourris de nos rêves et de nos pensées, eux-mêmes pétris dans le limon des mythes et des fables, dans l'épaisse rumeur du temps qui brasse les clameurs de l'Histoire et une myriade de voix singulières, plus ou moins confuses.

SYLVIE GERMAIN

VENDREDI

Pierre Moulin devait cesser de froncer et se l'avouer franchement : il était perdu.

Perdu.

En pleine forêt, le jour de ses treize ans.

Le souffle court, étouffant sous le couvert des arbres, il se força à respirer lentement.

La langue lui collait au palais, il transpirait de plus en plus, une goutte de sueur coula dans son œil gauche. Il donna un violent coup de pied dans une souche pourrie qui éclata sous l'impact.

Il ne retrouvait plus ses repères. Légèrement modifiée, la forêt, très légèrement, mais assez pour qu'il ne soit plus en mesure de s'y orienter.

Il empoigna une branche cassée, la brisa en morceaux qu'il lança les uns après les autres vers la cime des arbres. Des geais bleus s'envolèrent dans un grand bruissement d'ailes.

Ce matin, au saut du lit, Bibi lui avait offert un rasoir. Pierre avait éclaté de rire, avait passé le rasoir sur sa joue, sans mousse ni savon, et il s'était bêtement coupé.

Du bout du doigt, il tâta la blessure.

Un rasoir de la part de Bibi, et un ordinateur portable,

cadeau de ses parents ; son père lui avait promis qu'à six heures tout serait installé.

Mais ce n'était pas le moment de penser aux cadeaux. Retrouver son chemin, et vite, c'est tout ce qui comptait, car la lumière déclinait rapidement.

Une branche épineuse lui battit la joue, la coupure se rouvrit.

À cette heure, il aurait dû depuis longtemps avoir croisé le sentier qui menait au lac. Il allait rater son souper d'anniversaire, le grand gigot d'agneau de sa mère et le gâteau au café de son père.

Lorsqu'il tenta pour la cinquième fois de revenir sur ses pas, une inquiétude sourde le prit violemment à la gorge, comme des mains qui serrent, implacablement.

La panique, c'était ça.



Julius du Montnoir rentrait chez lui, descendant du campement de Marin-le-long chez qui il était allé chercher sa provision de thé des montagnes. Julius montait rarement jusque chez Marin, mais chaque fois c'était un plaisir de voir vivre dans une aussi belle harmonie cette petite communauté d'orphelins et de vieux solitaires.

Avec Marin, Julius avait fait le tour des maisons perchées dans les arbres, ils avaient allumé les lampes à l'entrée de chacune, puis ils avaient construit le feu au centre de la clairière. Les petits avaient réclamé une histoire mais, ne voulant pas rentrer trop tard, Julius avait dû refuser malgré l'envie qu'il avait eue de leur raconter la légende du Sanglier blanc.

L'air était bon, Julius respirait à pleins poumons l'odeur des aiguilles de pin chauffées toute la journée par le soleil.

Il avait pris la précaution de se munir de son arc et de ses flèches, même si les sangliers ne rôdaient que rarement dans ces parages. Si ses fils avaient été là, ils l'auraient traité d'imprudent. Julius n'allait pas les rencontrer ici, ni même un sanglier ; du moins l'espérait-il.



Juste avant d'emprunter le sentier de la pierre fendue, Pierre avait cru être victime d'une hallucination : une forme humaine avait semblé s'évaporer à une vingtaine de pas devant lui. S'évaporer, ou disparaître, ou se cacher.

Une forme rouge avait bel et bien traversé le sentier. La dame à la jupe rouge dont parlait sa grand-mère ?

Lorsque la pierre fendue lui était apparue dans toute sa splendeur, il avait eu envie de transgresser la règle et de passer entre ses deux moitiés. Jamais il n'avait osé franchir le passage. Son père non plus, il le lui avait encore dit la semaine dernière. On pouvait s'y tordre une cheville, s'y coincer un pied, se faire écorcher par les ronces.

L'immense rocher fascinait. On l'aurait dit coupé en deux, soit par la foudre, soit par un coup de gel. Deux gigantesques blocs de granit déposés sur le sol, comme tombés du ciel et, entre les deux, un érable, un seul, bien droit.

Pierre avait fait deux fois le tour du rocher avant de se décider. Alors qu'il avait prévu se battre contre les ronces et les hautes fougères tissées en un entrelacs serré, il avait constaté que la végétation avait été piétinée. Qui avait eu l'idée de passer par là ? N'importe qui, quelqu'un du village, un chasseur venu préparer ses caches. La forêt ne lui appartenait pas, mais Pierre n'avait pu s'empêcher d'être déçu.

Tout à coup, un malaise, une nausée subite, un vertige, l'espace de quelques secondes. Il avait secoué la tête et inspiré profondément.

Puis il s'était retrouvé sain et sauf, de l'autre côté de la pierre, sur le sol couvert de feuilles dorées.

« Voilà, c'est fait ! », s'était-il dit, comme si de passer au travers de la pierre fendue le jour de ses treize ans lui avait tenu lieu d'initiation.

Il avait éclaté de rire, mais son rire s'était éteint d'un coup.

Le vertige l'avait repris. Il n'allait pas s'évanouir en pleine forêt !

Avant de s'apercevoir que quelque chose avait changé, Pierre avait marché pendant une dizaine de minutes, pas plus, il en était certain.

Les fougères jaunies, les bolets roses, les grands cerisiers noirs, les hêtres, les mousses, les lichens vert-de-gris en forme d'entonnoirs miniatures, le parfum acide des bouleaux écorchés, le tapage des pics acharnés sur les plus hautes branches des épinettes, le chant lointain des grives solitaires, tout était normal. Pourtant, le sentier ne le menait pas dans la bonne direction.

Pierre dut se résoudre à l'admettre : il ne retrouverait ni la pierre fendue, ni le chemin de la maison, il était inutile de chercher plus longtemps.

À cette heure bleue où les ombres commencent à se défaire, la forêt se refermait lentement sur elle-même. Pierre espéra qu'il subsisterait assez de lumière pour qu'il puisse distinguer les racines et les souches pourries sur lesquelles il risquait de buter.

La nuit tombait trop vite. Pierre n'eut d'autre solution que de suivre le premier chemin qui descendait. Dans le meilleur des cas, il rejoindrait la rivière ; au pire, il aboutirait au village

et, d'une manière ou d'une autre, il saurait rentrer chez lui par la route, même en pleine nuit.

Si au moins il avait repris sa montre ! Pourquoi est-ce que, précisément aujourd'hui, il l'avait prêtée à Bibi ?

— Imbécile ! cria-t-il vers le sommet des arbres.

Sa propre voix le surprit. Aucun murmure, pas d'écho, ni d'oiseaux, ni de criquets, pas même le chant des grenouilles.

Des brumes mauves s'étiraient, là-bas vers le nord.

Il distinguait de moins en moins bien les massifs de roc qui émergeaient de terre comme des menhirs derrière les buissons de ronces. La vallée lui sembla tout à coup à des kilomètres, à peine put-il apercevoir les derniers reflets du soleil sur l'eau qui coulait là-bas.

Au bout d'un moment, le sentier remonta un peu. Mais il fallait descendre !

Les mains moites, la poitrine écrasée sous le poids de l'angoisse, il respira à fond pour chasser l'inquiétude sournoise.

Il longea une falaise abrupte : de descente, il n'y en avait plus ou, du moins, il n'en distinguait aucune. Le sentier se faisait dangereusement étroit, entre le roc et la falaise.

— Et si je m'arrêtais ? se demanda-t-il à voix haute.

Une grive lui répondit, au loin, puis le silence retomba sur la forêt. La lumière baissa encore d'un cran. « Me coucher au pied d'un arbre, me rouler en boule et tenter de dormir, reprendre le chemin aux premières lueurs du jour... » Son père lui avait assez répété : « En forêt la nuit, tu ne bouges plus, tu attends la lumière. » Et les coyotes ? Pierre ne put se résoudre à passer la nuit sans bouger.

« Tu as peur d'avoir peur, avoue-le donc, Pierre Moulin », se dit-il, la gorge atrocement serrée.

Il avançait lentement, un bras tendu devant lui pour écarter les branches, craignant de perdre pied et de tomber de la

falaise. Il se méfiait des racines, traîtres serpents de bois fichés dans le sol mou ; des ronces aussi, qui lui fouettaient les bras autant que les mollets et le griffaient de leurs petites épines.

Depuis combien de temps marchait-il maintenant, deux heures ?

Au moment où il se dit qu'il serait plus prudent de marcher à quatre pattes, il vit devant lui de larges plateaux de pierre qui se perdaient, plus bas, dans la pénombre : les marches d'un escalier géant caché sous le couvert des arbres.

Très loin, il crut discerner des points lumineux. Des lucioles ? Des flammes ? Un début d'incendie de forêt ?

La descente n'en finissait plus. Les marches étaient presque aussi hautes que lui. Sauter de l'une à l'autre aurait été risqué. Il se laissa glisser de marche en marche, s'agrippant de peine et de misère aux branches et aux racines qui affleuraient.

Il sentit soudain une mousse gluante sous ses pieds, mais c'était trop tard ! Il dérapa sur l'avant-dernière marche. Sa tête heurta violemment la dernière. Il se releva difficilement et se laissa glisser, pieds devant, dans les feuilles mortes.

— Qui est là ? fit une voix d'homme dans son dos.

Pierre sursauta violemment.

— Qui est là ? répéta la voix.

Une courte flamme jaillit et, devant lui, apparut un homme trapu, portant un arc et un carquois en bandoulière, une torche à la main.

— Marin t'a laissé sortir à cette heure ? demanda l'homme.

À la lueur de la torche, les traits de l'homme faisaient peur. L'ombre de ses sourcils épais montait jusqu'au milieu de son front, sa bouche semblait démesurément grande, il n'avait pas de cheveux. Pierre voulut lui demander de le ramener sur le chemin du village, mais il sentit confusément que c'était

inutile. D'ailleurs, devant cette étrange apparition, il n'arrivait pas à ouvrir la bouche.

Cet homme était son unique salut et, même s'il s'agissait d'un braconnier ou d'un évadé de prison (mais s'échappe-t-on de prison avec un arc et un carquois?), il allait le suivre sans poser de questions. Pierre ne désirait plus qu'une chose : être à l'abri quelque part, dormir et rentrer chez lui au petit matin.

— J'ai perdu mon chemin, réussit-il à dire.

— Rentre avec moi, dit l'homme en posant une main rassurante sur l'épaule de Pierre. Il est trop tard pour te ramener chez Marin, tu coucheras chez moi.

— Vous habitez où ?

L'homme haussa les sourcils et le fixa d'abord sans répondre. Il se gratta le crâne.

— Nous en avons encore pour une bonne heure.

— Quelle heure est-il ? demanda Pierre.

— Six heures cinquante-huit, répondit l'homme sans soulever sa manche pour regarder sa montre. Il est bien tard pour une promenade en forêt. Je n'aime pas que Marin vous laisse vous balader après le coucher du soleil.

— Quel marin ? demanda Pierre, la voix rongée par la peur.

Ce n'était pas tant l'homme lui-même qui lui inspirait cette frayeur, mais le fait qu'il se promène ainsi à la nuit tombée comme en plein jour, qu'il lui offre de le ramener chez lui comme s'il s'agissait d'une chose toute naturelle, qu'il lui parle de ce marin dont Pierre ne savait rien et, surtout, qu'il sache dire l'heure à la minute près sans même regarder sa montre. Six heures cinquante-huit...

— Tu veux me faire croire que tu ne le connais pas ? dit l'homme d'un ton moqueur.

— Marin, c'est son nom ?

Le petit homme éclata de rire.

— Farceur !

— Je vous jure que je ne connais pas de Marin.

— Alors, tu viens de très loin.

— Pas tant que ça, dit Pierre.

L'homme s'arrêta, approcha sa torche du visage de Pierre et l'observa attentivement.

— Je ne t'ai jamais vu sur mes terres. Tu me diras qu'on ne peut connaître tout son monde ! ajouta-t-il avec un petit rire. Allons, suis-moi.

Pierre n'osa répondre et se contenta de marcher aux côtés de l'homme, qu'il dépassait d'une demi-tête. Au moins, il n'était plus seul, il marchait vers un lieu habité et cela lui suffisait. « Sur mes terres... », avait dit l'homme. Lesquelles ? Le chemin descendait en ligne droite, là-bas, vers les lumières.

La lune parut enfin, bien ronde, au-dessus des arbres. D'étroits rayons laiteux coupaient l'obscurité de la forêt en tombant, obliques, entre les troncs des arbres. L'homme marchait d'un bon pas, attentif, demandant à l'occasion si cela allait toujours. D'un geste vif, il étouffa sa torche dans la terre. La lune était haute, la forêt moins touffue, ils y voyaient mieux.

Ils arrivèrent enfin en terrain découvert. Au loin, on aurait dit une ville, au bord d'un très grand lac.

La forêt était maintenant derrière eux, et la lune étirait les ombres des deux marcheurs à l'infini. Ils traversèrent un champ fraîchement rasé, les ballots de foin ressemblaient à des éléphants endormis. Ils empruntèrent ensuite une longue route bordée de buissons fleuris. Un parfum entêtant flottait dans la nuit. Tous les dix mètres environ, des torches brûlaient au sommet d'un poteau.

« C'est une vraie ville », songea Pierre.

La ville la plus proche de chez lui était à des kilomètres, il fallait vingt minutes en voiture pour s'y rendre.

L'homme ne parlait plus, se contentant de mener Pierre le long du chemin sablonneux qui, rapidement, prit des allures de grande avenue. Puis apparurent de hautes maisons étroites, tassées les unes contre les autres.

— Où sommes-nous ? demanda-t-il.

— À la ville.

— Je vois bien, mais laquelle ?

— Laquelle veux-tu que ce soit ! dit l'homme en riant doucement. Il n'y en a pas deux ! Tu te moques, petit ?

Pierre répondit en lui-même : « Oh, non, je ne me moque pas ! Il n'y a pas deux villes aux alentours, il n'y en a même pas une ! »

Pierre faisait des calculs, avait beau tenter de retrouver une certaine notion du temps, il n'y arrivait pas. « J'ai quitté la maison vers cinq heures, je partais faire un tour qui aurait dû me prendre à peu près une demi-heure. Il était six heures cinquante-huit dans la forêt. La première ville est à des kilomètres de la maison et ne ressemble pas du tout à celle-ci. Je marche avec cet homme depuis un bon moment... Où est-ce que je suis ? »

Les pensées s'entrechoquaient dans la tête de Pierre, les questions bondissaient les unes par-dessus les autres sans qu'il puisse les empêcher de surgir.

Dans la tête de l'homme, les questions se bousculaient tout autant. « D'où sort-il, s'il ne connaît pas Marin-le-long ? S'il ne connaît pas la ville ? Un amnésique ? Ou alors, il est fils de bûcheron. Je ne l'ai jamais vu, ce petit, et pourtant, je connais mon monde ! Ne sois pas prétentieux, Julius, ajouta-t-il en lui-même, tu ne peux pas reconnaître tout le monde, surtout les enfants ! Ils changent trop vite ! »

Ils s'enfonçaient maintenant dans un dédale de petites rues pavées de cailloux ronds, qui montaient et redescen-

daient, de plus en plus étroites et de plus en plus sombres et, comme les premières, bordées de très hautes maisons dont les volets étaient presque tous fermés. Un bout de rue sur la gauche, puis à droite, et encore à droite...

Des volets de certaines maisons s'échappait une lumière douce, comme si partout on s'éclairait à la chandelle. Panne d'électricité générale?

Tout à coup, un cri étrange, mi-humain, mi-animal, fit sursauter Pierre.

— Tiens, dit l'homme chauve, c'est l'Ange.

Sous la lumière des torches, Pierre vit venir un jeune homme épouvantablement maigre, les joues mangées par la barbe; il courait vers eux, la tête penchée sur le côté comme pour éviter une gifle, plié en deux, les yeux fous. Il agitait les mains devant lui, battait l'air frénétiquement. Pierre se mit à trembler.

— Il est bien tard, l'Ange. Va te coucher, conseilla doucement l'homme chauve.

L'autre continuait ses simagrées; on aurait dit qu'il lançait des papiers à la volée, des poignées de papiers invisibles qu'il éparpillait au-dessus de sa tête.

— Va te coucher, répéta l'homme chauve, en faisant semblant d'attraper les papiers.

— Messages, messages! souffla l'Ange.

— Je les lirai demain, promis.

L'Ange sourit, découvrant des gencives édentées.

— Allez, rentre vite chez toi.

L'autre prit ses jambes à son cou et disparut dans une ruelle.

— On dirait qu'il t'a fait peur! dit l'homme chauve à Pierre. Tu sais bien qu'il est inoffensif!

— Je ne l'ai jamais vu.

CHRISTIANE DUCHESNE

LA VILLE SANS NOM

Comment Pierre Moulin est-il arrivé là ? À quelques pas de chez lui seulement, mais dans une ville qu'il ne connaît pas. Et quelle étrange ville ! Ses habitants se croient seuls au monde, n'ont jamais entendu parler du téléphone, et il y a toute cette bande d'adolescents qui vivent dans les arbres, à l'orée de la forêt.

Tout cela ne serait pas si grave si Pierre ne se trouvait pas devant l'incapacité de rentrer chez lui. D'ailleurs, personne ne semble connaître le monde d'où il vient, sauf Julius du Montnoir, le grand Magistère de cette ville sans nom. Mais ce dernier ne semble pas pressé de parler.

Voici le premier volet de la grande trilogie intitulée « Voyage au pays du Montnoir », qui propose aux lecteurs, jeunes et vieux, suspense, frissons et une véritable célébration de la magie de la littérature.

Christiane Duchesne écrit pour les jeunes (La Bergère de chevaux) et pour les adultes (L'Homme des silences, Prix Ringuet, Prix France/Québec Philippe Rossillon). Elle a remporté trois fois le Prix du Gouverneur général.

**À PARAÎTRE DANS
DANS LA MÊME SÉRIE :**

